

## Corpus de poèmes sur la poésie

### Texte 1 : Nicolas Boileau, *Art Poétique* (1674).

Il est certains esprits dont les sombres<sup>1</sup> pensées  
Sont d'un nuage épais toujours embarrassées ;  
Le jour de la raison ne les saurait percer.  
Avant donc que d'écrire apprenez à penser.  
5 Selon que notre idée est plus ou moins obscure,  
L'expression la suit, ou moins nette ou plus pure.  
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,  
Et les mots pour le dire arrivent aisément.  
Surtout qu'en vos écrits la langue révérée  
10 Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.  
En vain, vous me frappez d'un son mélodieux,  
Si le terme est impropre ou le tour vicieux :  
Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme<sup>2</sup>,  
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme<sup>3</sup>.  
15 Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin<sup>4</sup>  
Est toujours, quoiqu'il fasse, un méchant écrivain.  
Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,  
Et ne vous piquez point d'une folle vitesse :  
Un style si rapide et qui court en rimant,  
20 Marque moins trop d'esprit que peu de jugement<sup>5</sup>,  
J'aime mieux un ruisseau qui, sur la molle arène<sup>6</sup>,  
Dans un pré plein de fleurs lentement se promène,  
Qu'un torrent débordé qui, d'un cours orageux,  
Roule, plein de gravier, sur un terrain fangeux.  
25 Hâtez-vous lentement, et, sans perdre courage,  
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage :  
Polissez-le sans cesse et le repolissez ;  
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.

1. Obscures. - 2. Emploi d'un mot inexistant ou déformé. - 3. Construction grammaticale incorrecte. - 4. Inspiré par les dieux. - 5. Raison. - 6. Sable.

### Texte 2 - Victor Hugo, « Fonction du poète », extrait, *Les Rayons et les ombres*, 1840

Peuples! écoutez le poète!  
Ecoutez le rêveur sacré!  
Dans votre nuit, sans lui complète,  
Lui seul a le front éclairé !  
5 Des temps futurs perçant les ombres,  
Lui seul distingue en leurs flancs sombres  
Le germe qui n'est pas éclos.  
Homme, il est doux comme une femme.  
Dieu parle à voix basse à son âme  
10 Comme aux forêts et comme aux flots!

Il rayonne! il jette sa flamme  
Sur l'éternelle vérité !  
Il la fait resplendir pour l'âme  
D'une merveilleuse clarté!  
15 Il inonde de sa lumière  
Villes et déserts, Louvre et chaumière,  
Et les plaines et les hauteurs;  
A tous d'en haut il la dévoile;  
Car la poésie est l'étoile  
20 Qui mène à Dieu rois et pasteurs!

**Texte 3 – Charles Baudelaire, « Le Soleil », *Les Fleurs du mal*, 1857**

Le long du vieux faubourg, où pendent aux mesures<sup>1</sup>  
Les persiennes<sup>2</sup>, abri des secrètes luxures<sup>3</sup>,  
Quand le soleil cruel frappe à traits<sup>4</sup> redoublés  
Sur la ville et les champs, sur les toits et les blés,  
5 Je vais m'exercer seul à ma fantasque escrime,  
Flairant dans tous les coins les hasards de la rime,  
Trébuchant sur les mots comme sur les pavés,  
Heurtant parfois des vers depuis longtemps rêvés.

Ce père nourricier, ennemi des chloroses<sup>5</sup>,  
10 Éveille dans les champs les vers comme les roses ;  
Il fait s'évaporer les soucis vers le ciel,  
Et remplit les cerveaux et les ruches de miel.  
C'est lui qui rajeunit les porteurs de béquilles  
Et les rend gais et doux comme des jeunes filles,  
15 Et commande aux moissons de croître et de mûrir  
Dans le coeur immortel qui toujours veut fleurir !

Quand, ainsi qu'un poète, il descend dans les villes,  
Il ennoblit le sort des choses les plus viles,  
Et s'introduit en roi, sans bruit et sans valets,  
20 Dans tous les hôpitaux et dans tous les palais.

1. Maisons misérables ou délabrées. 2. Volets de fenêtres. 3. Plaisirs sexuels sans retenue. 4. Coups. 5. Maladie des plantes (carence en chlorophylle).

**Texte 4 – Paul Eluard, « La poésie doit avoir pour but la vérité pratique », *Deux poètes d'aujourd'hui*, 1947**

À mes amis exigeants

Si je vous dis que le soleil dans la forêt  
Est comme un ventre qui se donne dans un lit  
Vous me croyez vous approuvez tous mes désirs

5 Si je vous dis que le cristal d'un jour de pluie  
Sonne toujours dans la paresse de l'amour  
Vous me croyez vous allongez le temps d'aimer

Si je vous dis que sur les branches de mon lit  
Fait son nid un oiseau qui ne dit jamais oui  
Vous me croyez vous partagez mon inquiétude

10 Si je vous dis que dans le golfe d'une source  
Tourne la clé d'un fleuve entr'ouvrant la verdure  
Vous me croyez encore plus vous comprenez

Mais si je chante sans détours ma rue entière  
Et mon pays entier comme une rue sans fin  
15 Vous ne me croyez plus vous allez au désert

Car vous marchez sans but sans savoir que les hommes  
Ont besoin d'être unis d'espérer de lutter  
Pour expliquer le monde et pour le transformer

20 D'un seul pas de mon coeur je vous entraînerai  
Je suis sans forces j'ai vécu je vis encore  
Mais je m'étonne de parler pour vous ravir

Quand je voudrais vous libérer pour vous confondre  
Aussi bien avec l'algue et le jonc<sup>1</sup> de l'aurore  
Qu'avec nos frères qui construisent leur lumière

1. Herbe qui pousse en tiges au bord des marécages.

**Texte 5 – Charles Baudelaire, « Les Foules », *Le Spleen de Paris* (Petits poèmes en prose), 1869**

Il n'est pas donné à chacun de prendre un bain de multitude : jouir de la foule est un art ; et celui-là seul peut faire, aux dépens du genre humain, une ribote de vitalité, à qui une fée a insufflé dans son berceau le goût du travestissement et du masque, la haine du domicile et la passion du voyage.

5 Multitude, solitude : termes égaux et convertibles pour le poète actif et fécond. Qui ne sait pas peupler sa solitude, ne sait pas non plus être seul dans une foule affairée.

Le poète jouit de cet incomparable privilège, qu'il peut à sa guise être lui-même et autrui. Comme ces âmes errantes qui cherchent un corps, il entre, quand il veut, dans le personnage de chacun. Pour lui seul, tout est vacant ; et si de certaines places paraissent lui être fermées, c'est qu'à ses yeux elles ne valent pas la peine d'être visitées.

10 Le promeneur solitaire et pensif tire une singulière ivresse de cette universelle communion. Celui-là qui épouse facilement la foule connaît des jouissances fiévreuses, dont seront éternellement privés l'égoïste, fermé comme un coffre, et le paresseux, interné comme un mollusque. Il adopte comme siennes toutes les professions, toutes les joies et toutes les misères que la circonstance lui présente.

15 Ce que les hommes nomment amour est bien petit, bien restreint et bien faible, comparé à cette ineffable orgie, à cette sainte prostitution de l'âme qui se donne tout entière, poésie et charité, à l'imprévu qui se montre, à l'inconnu qui passe.

20 Il est bon d'apprendre quelquefois aux heureux de ce monde, ne fût-ce que pour humilier un instant leur sot orgueil, qu'il est des bonheurs supérieurs au leur, plus vastes et plus raffinés. Les fondateurs de colonies, les pasteurs de peuples, les prêtres missionnaires exilés au bout du monde, connaissent sans doute quelque chose de ces mystérieuses ivresses ; et, au sein de la vaste famille que leur génie s'est faite, ils doivent rire quelquefois de ceux qui les plaignent pour leur fortune si agitée et pour leur vie si chaste.

**Texte 6 – Guillaume Apollinaire, « La Chanson du mal aimé », extrait, *Alcools*, 1913**

Moi qui sais des lais pour les reines  
Les plaintes de mes années  
Des hymnes d'esclaves aux murènes  
La romance du mal aimé  
Et des chansons pour les sirènes

**Texte 7 – Jacques Réda, *Les Ruines de Paris*, 1977**

5 Rose framboise ardent mais d'un rose de sorbet – de sorbet tombé de son cornet qui roule dans la poussière – le soleil est en proie à une dilatation qui ferait peur, s'il n'y avait en plus cette couleur de fond de jour de fête, et bientôt de soie ancienne qui s'effrite au lieu de craquer. L'indifférence des passants est totale, je ne comprends pas. Il me semble qu'on devrait s'assembler en rond sur la terrasse, danser, pousser des cris, ou bien observer au contraire un  
10 silence hiératique, en ne bougeant pas d'un cil. Qu'advierait-il d'ailleurs si je grimpais sur la balustrade, les bras ouverts en signe de consécration ou d'adieu ? Peut-être me prendrait-on pour un exhibitionniste mystique, pour un arpenteur ahuri, mais on se tracasserait peu. Toutefois j'évite ces manifestations même dans la solitude. Un soir seulement j'ai officié en haut d'un tertre aztèque dans les Yvelines, au bout d'un terrain de golf désert. Assez vite j'ai senti que je désapprouvais mon théâtre. Alors que me faut-il ? Ça, le saisissement bref quand on sort des Tuileries, et que dans cette seconde on ne se sait plus quelqu'un voyant cela qui n'a plus le nom de soleil happant le mystère qu'est l'obélisque, et l'on reste figé dans l'énormité rose par rien qui ressemble à de l'extase ou de la terreur.